
Hériter de Seattle

Nous sommes de celles et ceux, nombreux, qui, depuis le 30 novembre 1999 de Seattle, respirent un tout petit peu mieux. Un cri est né à Seattle, dont la reprise ailleurs, de manifestation en manifestation, a fait, d'un seul coup, basculer dans le passé l'évidence sidérante de ce qui prétendait, et prétend toujours, définir l'avenir.

Bien sûr, pour d'autres que nous, des dates et des lieux différents peuvent primer, le Chiapas en janvier 1994, ou décembre 1995 en France par exemple. Nous n'écrivons pas une thèse d'histoire, nous voulons seulement nous présenter : pour nous, cela a été Seattle, et ce cri « Un autre monde est possible ! », qui a fissuré la chape d'impuissance qui s'était peu à peu installée, avec ses mots d'ordre dont nous savions bien sûr le caractère mensonger, mais d'un savoir qui semblait devenir tous les jours plus insignifiant.

Il faut évoquer ces années-là, d'avant « Seattle », garder la mémoire de toutes ces voix, doctes, enthousiastes ou résignées, qui nous disaient que « l'on n'arrête pas les horloges »,

que la « libéralisation » du monde est inscrite dans l'histoire aussi inévitablement que la gravitation dans la nature.

Ce livre s'adresse à tous ceux, toutes celles qui, comme nous, ont vu s'installer des mots d'ordre dont l'évidence semblait s'imposer sur le mode inexorable d'une marée montante qui engloutit peu à peu, à la manière de châteaux de sable, ce que beaucoup d'entre nous avions pu penser « acquis ». Sur tous les modes, sur tous les tons, le même refrain : « La fête est finie, il faut maintenant être pragmatiques, se soumettre à la dure réalité. » Et non pas même une « réalité transitoire » : la « dure réalité » enfin reconnue après des orgies de rêves idéologiques. Nous ne savions même pas que nous avions vécu une « fête » et la réalité qu'on nous proposait n'était pas « dure » mais obscène, et elle n'avait d'ailleurs rien de « réel » : un ensemble de slogans dogmatiques « bêtes et méchants » se revendiquant de l'autorité de pseudo-théories économiques qui nous avaient d'abord fait rire. Nous avons eu tort de rire.

« Un autre monde est possible ! » est un cri. Sa puissance propre n'est pas celle d'une thèse ou d'un programme, dont la valeur se juge à leur « plausibilité ». Il n'autorise aucune mise en perspective triomphale et ne propose aucune garantie. C'est pourquoi d'ailleurs le singulier « un autre monde » convient : il ne s'agit pas d'une allusion à un monde particulier, que nous pourrions définir, ni non plus à n'importe quel autre monde (tout mais pas ça). Il s'agit d'en appeler au possible contre l'allure inexorable du processus qui s'est installé et qui, bien sûr, continue aujourd'hui de plus belle. Il s'agit de briser quelque chose qui était de l'ordre de l'envoûtement, de l'impuissance sidérée dont même ceux qui luttaient encore pouvaient sentir la proximité. Nous dirons que ce cri est le nom d'un événement, et que la force de cet événement est la manière dont il fait exister, pour tous ceux, toutes celles qui lui répondent, la question : comment hériter, comment prolonger ? Comment devenir enfant de cet événement ?

Devenir enfant d'un événement. Non pas naître à nouveau dans l'innocence, mais oser habiter le possible comme tel, sans les prudences adultes qui font prévaloir les menaces du « Qu'en dira-t-on ? », du « Pour qui vont-ils nous prendre ! » ou « Pour qui nous prenons-nous ? », du « Et vous croyez que cela suffira ? » L'événement crée son « maintenant », auquel répond la question d'un certain « faire comme si » qui est propre aux enfants lorsqu'ils fabulent et créent. Ce qui expose bien sûr à toute une série d'accusations, car cela peut être confondu avec « devenir irresponsable » ou « prendre ses rêves pour la réalité ».

Mais ce n'est pas très important, car on ne s'adresse pas aux adultes, seulement à ceux et celles qui se demandent eux/elles aussi comment répondre à quelque chose qui « fait de nous des enfants », qui demandent de secouer le poids de l'« à quoi bon », des doutes quant à la légitimité de l'intervention, du savoir des risques de mécompréhension. « Faire comme si » ce que l'événement fait oser était ce qu'il demande, ce qui en crée le prolongement. Et, inversement, ne pas faire comme si ce que nous écrivions était « autorisé » par une quelconque position de légitimité. On est toujours quelque peu dépassé par ce qu'on écrit mais, le plus souvent, c'est une expérience qui reste d'ordre privé. Devenir enfant de l'événement, c'est aussi cela : pas du tout nous présenter comme porte-parole, prophètes de l'événement, mais comme obligés par quelque chose qui nous contraint à abandonner les prudences qui conviennent aux auteurs.

C'est donc d'abord de la force de l'événement que témoigne ce texte. Nous, Isabelle et Philippe, savions qu'un jour ou l'autre nous écrivions ensemble, parce que nos trajets à l'une et à l'autre s'entre-appelaient sur des modes que nous voulions explorer. Nous avions des points de départ distants — la philosophie de la physique et l'activité militante révolutionnaire —, mais avions tous deux suivi à partir de là des chemins qui nous ont mis en voisinage. Que nous est-il arrivé, s'est demandé l'une, pour que ce dont témoignent les sciences

Que s'est-il passé ?

lorsqu'elles sont vivantes — la capacité des chercheurs à travailler et à créer ensemble —, on le retrouve si peu ailleurs, que ce soit dans les sciences dites « humaines » ou dans les groupes politiques qui se proposent pourtant de créer les moyens de résister et d'ouvrir l'avenir ? Comment saisir, hors clichés et mots d'ordre, la manière dont procèdent ceux que nous définissons comme l'adversaire à combattre ?, s'est demandé l'autre, que les aléas de la lutte politique ont mené à travailler dans l'industrie pharmaceutique au sommet de sa puissance. Pour tous deux, ce qui fait la force, ce qui fait la faiblesse étaient devenus des questions premières, avant le vrai ou le faux, le juste et l'injuste.

Et tous deux, nous avons eu la chance d'être nourris par des expériences pratiques, auxquelles ce texte fera parfois écho. Participer à des groupes expérimentant les situations et les contraintes qui suscitent la possibilité de penser et d'inventer ensemble permet à l'une d'approcher les exigences d'une rencontre entre « bonheur et politique », car une telle possibilité est politique, est ce sans quoi la politique n'est que routine aveugle ou militance sacrificielle, ou les deux. Chercher et encourager des auteurs qui ont envie d'« empêcher de penser en rond », ce fut pour l'autre se tenir aux aguets, à l'affût de propositions minoritaires, des ressources de pensée qui naissent ou survivent à la marge, créer des occasions de rencontre et de mise en relation.